

## **LE TEMPS, CE GRAND SCULPTEUR, OU LE TEMPS APPRIVOISÉ**

par Evelyne COSSET (Limoges)

La confusion entretenue – par jeu de mots – dans les imaginations et l'inconscient collectif entre Chronos et Cronos, entre le Temps et le dieu pré-olympien, issu des Titans et dévorateur de ses enfants, est symptomatique d'une conception souvent tragique du temps. L'homme a la très désagréable sensation que le temps est corrosif et qu'il le tient en lisières dans sa "météorique existence". Dans ce volume d'essais, Marguerite Yourcenar engage une démarche méditative qui est aussi un retour sur soi, car le temps est envisagé comme un mode opératoire pour comprendre le statut de l'homme<sup>[1]</sup>.

Toute méditation sur l'accomplissement de l'homme, sur son insertion dans le maillage du temps a pour corollaire une réflexion sur le passé, sur les souvenirs que la mémoire a engrangés. Le plus souvent, l'être humain éprouve de la nostalgie devant le constat de la fuite du temps et des modifications<sup>[2]</sup> qu'elle provoque. Le temps nous apparaît comme une matière fluide, élastique, qui nous échappe et nous entraîne dans des fluctuations que nous ne contrôlons pas, bien que nous ayons tenté d'enfermer le temps

---

[1] Sur ce sujet, cf. Madeleine BOUSSUGES, *Marguerite Yourcenar, Sagesse et Mystique*, Éditions des Cahiers de l'Alpe, Société des Écrivains Dauphinois, Grenoble, 1987, chapitre I, "La méditation sur le temps", p. 25-57 ; l'auteur analyse les situations d'Hadrien et de Zénon face au temps. Hadrien domine le temps par l'architecture qui lui assure "la pérennité de son image aux yeux des hommes" et par son inclination pour "la sagesse stoïcienne" qui "s'oppose à la fuite du temps" car "elle recommande une maintenance volontaire du moi par une acceptation anticipée du futur afin de réaliser la permanence de l'être", p. 33-4. Zénon cherche à triompher de la "fuite des jours" par "le temps alchimique" ; finalement, il "arrête le temps par son suicide", p. 43, 53.

[2] "Je ne retrouvai pas davantage la vieille ville aristocratique et grise où j'avais fait vivre pendant quelques saisons le principal personnage d'*Alexis*. Seul demeurait inchangé le cours turbulent du Danube, plus endigué toutefois et plus pollué qu'au XIII<sup>e</sup> siècle ou même qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle", TGS, "Jeux de miroirs et feux follets", p. 107-8, Paris, Gallimard, 1983.

dans des machines horaires, de le domestiquer en lui imposant dans nos calendriers un système de division, de le rationaliser, de le normaliser en quelque sorte en le façonnant et en "l'assujettissant" à nos instruments de mesure : devenu mesurable, le temps nous semble devenu maîtrisable. L'homme est décontenancé par "l'éternelle mobilité de l'univers" (*TGS*, p. 26). Nous avons l'impression de subir la discontinuité du temps et la caducité des choses. Ce point de vue négatif est absent du cheminement spirituel de Marguerite Yourcenar.

Dans la diversité des sujets traités, le lecteur observe une conception du temps marquée par la circularité. À plusieurs reprises, Marguerite Yourcenar établit des passerelles intellectuelles entre les époques. À propos des bêtes, l'auteur cite l'*Ecclésiaste* et Descartes ; l'exégèse du rêve de Dürer est l'occasion d'établir une parenté entre Dürer, Marc-Aurèle et Confucius. L'analyse des mythes érotiques de l'Inde, en particulier celui de "la descente de Krishna dans la forêt parmi les bergères", permet un syncrétisme mythologique et littéraire par l'établissement de parallèles avec Dionysos, Orphée, Vénus et Anchise ou Vénus et Adonis, Tristan et Isolde, Tess d'Uberville (p. 115-6). L'évocation de l'ouvrage d'Oppien, *Les Chasses*, mentionne Euripide, Aristophane et Virgile. Une citation de Victor Hugo concernant les morts de la Commune est mise en épigraphe au suicide de protestation des jeunes contre la corruption et les compromissions de la société actuelle ("Cette facilité sinistre de mourir", p. 161-3). Tous ces rapprochements démontrent l'existence de liens entre le passé et le présent. Dans les "Fêtes de l'an qui tourne", Marguerite Yourcenar replace les fêtes de Noël et de Pâques dans le cycle du solstice d'hiver et de l'équinoxe de printemps, comme d'autres fêtes liées aux saisons, les Rogations, la Saint-Jean. Le jour des Morts est associé aux "rites automnaux" qui "sont parmi les plus vieux célébrés sur terre" (*TGS*, p. 142). Les cultes des morts sont universels et intemporels. Chaque approche d'un sujet donne à l'auteur la possibilité de mettre en évidence la "pérennité" des pratiques et des modes de pensée. Le commentaire d'un ouvrage d'Ivan Morris, *La noblesse de l'échec*, consacré à l'histoire du Japon du IV<sup>e</sup> siècle à nos jours, conclut sur l'observation suivant laquelle l'"amour des causes perdues et le respect de ceux qui meurent pour elles me paraît au contraire de tous les pays et de tous les temps" (*TGS*, p. 88). La poésie cynégétique d'Oppien traduite au XVI<sup>e</sup> siècle par Florent Chrestien se prolonge par l'évocation de nos

## Le temps, ce grand sculpteur, ou le temps apprivoisé

comportements, “nous qui continuons non seulement à détruire les bêtes, mais travaillons à anéantir la nature elle-même” (p. 190) ; d’ailleurs, “l’amour des animaux est aussi vieux que la race humaine” (“Qui sait si l’âme des bêtes va en bas ?”, p. 152). Cette permanence dans les conceptions humaines trouve une confirmation dans l’ancienneté de réflexions sur l’état du monde : le “monde est en feu, disent depuis près de trois mille ans les sutras bouddhiques, le feu de l’ignorance, le feu de la convoitise, le feu de l’agressivité le dévorent” (p. 161-2). En ce qui concerne le sens à donner à l’existence humaine, il faut reconnaître que les “hommes d’aujourd’hui” “n’en savent pas plus long sur la vie et la mort que ce chef de clan plus ou moins barbare...” (p. 14) : pour l’essentiel, passé et présent sont interchangeable.

Le temps se présente comme une “double spirale montante et descendante” mais “c’est en nous seuls [...] qu’il faut chercher la stabilité” (“Feux du solstice”, p. 140). Pour comprendre vraiment l’être humain, il faut connaître ces :

liens qui attachent un être à son temps, ces taches et ces lueurs que le siècle jette sur lui, et les pouvoirs secrets du génie [...] qui parfois l’en délivrent (p. 103-104) ;

la personne humaine est, pour ainsi dire, poreuse, elle connecte le temps proche et le temps lointain afin de s’en nourrir. Chacun se situe “dans une longue série d’hommes”, au cœur “des millions d’âges” (“Sixtine”, p. 27-8). Il n’y a pas réellement de rupture entre le passé, le présent et l’avenir, mais une continuité par un phénomène d’osmose, par infiltrations nourricières du passé qui forment le substrat du présent :

Admirons de quelles couches superposées de pensées, d’expériences, de travaux, sont faits ces vieux livres qui arrivent jusqu’à nous (p. 189).

À l’échelle de l’expérience humaine, cela donne la disponibilité de Jeanne de Vietinghoff, éloignée de toute prospective :

La vérité d’aujourd’hui, faite de renoncement aux vérités d’hier, abdiquait d’avance devant les vérités futures (p. 218).

L’homme contemporain finit par ressembler aux roches, “amalgame vieux de milliers de siècles” (“Écrit dans un jardin”,

p. 212). Chaque homme est une résultante, une stratification des dépôts culturels que les civilisations précédentes ont déposés en lui comme un sédiment, avec de "lointains prototypes" (p. 116). La désignation de l'Espagne méridionale, l'héritage de l'Espagne romaine, de la prospérité arabe, les :

manifestations les plus baroques de la vie andalouse sont aussi les plus enracinées dans le Moyen Âge chrétien ou dans un passé antique et non-chrétien plus lointain encore [...] ("L'Andalousie ou les Hespérides", p. 175).

Les civilisations se construisent dans le temps car elles sont constituées d'alliages divers, elles fusionnent des éléments dont la datation est un instrument de connaissance sur la formation, sur l'évolution des sociétés humaines. Si Marguerite Yourcenar multiplie les indications temporelles, en particulier les précisions concernant la situation de l'époque où vivait Bède le Vénérable (p. 9, 10-1), c'est moins par souci d'érudition concernant un savoir rigoureux des repères historiques, que pour nous rendre sensible le phénomène d'enracinement, de transmission : "[...] trop peu de gens se rendent compte à quel point la parole humaine nous arrive du passé par relais successifs" ("Sur quelques lignes de Bède le Vénérable", p. 10). L'autorisation de prêcher le christianisme en Northumberland "était grosse de conséquences qui nous concernent encore" (p. 12).

Le passé n'est pas dépassé, il fonde notre présent et l'explique. Les choses changent, mais les modifications constatées, qui impliquent l'abandon de certaines pratiques, sont comparables au mécanisme de "la mémoire des hommes" qui "est pareille à ces voyageurs fatigués qui se débarrassent à chaque halte de quelques bagages inutiles" ("Sixtine", p. 19). La comparaison et le choix de la qualification des "bagages" nous incitent à penser que les choses effacées par le temps qui passe, constituent un désencombrement bénéfique. L'écoulement du temps n'a pas vraiment d'effets négatifs, en fait, il produirait plutôt une épuration : la succession des époques n'entraîne aucune déperdition ; bien au contraire, elle favorise une décantation, une maturation progressive, étape par étape :

Les hommes, qui inventèrent le temps, ont inventé ensuite l'éternité comme un contraste, mais la négation du temps est aussi vaine que lui. Il n'y a ni passé, ni futur, mais seulement une série

## Le temps, ce grand sculpteur, ou le temps apprivoisé

de présents successifs, un chemin, perpétuellement détruit et continué, où nous avançons tous (p. 21).

Le parcours humain n'est pas une progression dans un temps figuré sous la forme d'une ligne droite vectorisée. Vu de près, ce trait continu est composé de la jonction de points qui sont autant de périodes humaines. Marguerite Yourcenar veut nous rendre réceptifs moins à la spécificité d'espaces de temps, aux cloisons étanches, qui s'additionnent pour former une durée historique, qu'à la ressemblance unissant des intervalles d'histoire qui se prolongent dans la période à venir sans rejeter la période précédente, de manière à former une suite. Le lecteur est amené à prendre conscience des attaches, des enracinements, des affinités, de la perpétuation de l'essentiel, alors qu'il a une certaine propension à ne voir que d'angoissantes déchirures qui le désorientent. D'une manière réconfortante, Marguerite Yourcenar nous montre qu'il n'y a pas fondamentalement de rupture entre la modernité et le monde antique, qu'il y a une continuité entre les diverses catégories temporelles : elle substitue l'alliance à la cassure.

Le titre de l'ouvrage contient une appellation gratifiante pour l'allégorie du Temps : c'est un sculpteur ; cette représentation suggère une personne qui façonne la matière, un créateur, un artiste de valeur – "grand sculpteur" –. Le Temps bénéficie donc d'un point de vue positif : il produit et ne détruit pas, cela n'évoque aucun effet dysphorique. Les objets d'art ont une histoire : ils "ont changé comme le temps nous change" (p. 61). Ce qui pourrait apparaître comme une usure, une défectuosité, la preuve que le Temps détériore, mutile les œuvres d'art comme un vandale, est présenté comme une métamorphose esthétique.

Certaines de ces modifications sont sublimes. À la beauté telle que l'a voulue un cerveau humain, une époque, une forme particulière de société, elles ajoutent une beauté involontaire, associée aux hasards de l'histoire, due aux effets des causes naturelles et du temps (p. 62).

Les "statues coulées à fond" "ont passé par cette décomposition sans agonie, cette perte sans mort, cette survie sans résurrection qui est celle de la matière livrée à ses propres lois ; elles ne nous appartiennent plus" (p. 66). Ces créations sont affranchies par le Temps de l'ordre humain, et deviennent une forme d'art autre,

libérée, autonome ; elles sont la gratuité, l'immotivé à l'état pur. Marguerite Yourcenar rend son lecteur réceptif à cette déconcertante reconstruction opérée par le Temps, ce qui nous empêche de nous focaliser sur l'altération, sur l'érosion visible. Notre attention est détournée de ce qui est effacé pour être orientée vers ce qui est remplacé.

Le temps n'est pas notre ennemi, il n'exerce pas une emprise funeste sur nos entreprises, il ne fait pas obstacle à la créativité humaine, il n'est pas un monstre dévorateur, un vampire<sup>[3]</sup>. Le temps, tel que l'envisage Marguerite Yourcenar, est plutôt l'allié qui nous escorte. Nous ne sommes pas agressés par le temps, nous sommes le produit du temps, son héritier. Rien n'est vraiment périmé ; ce qui, apparemment, n'a plus cours, continue une existence souterraine dans l'actuel visible. La succession du temps représente un legs qui enrichit la suite des générations, il n'y a pas à regretter le "bon vieux temps" ni à redouter le temps à venir, l'écoulement du temps charrie une sève nutritive à laquelle puise chaque phase de l'histoire humaine. Ce regard sur le temps est réconfortant, car nous ne sommes étrangers à aucun temps, nous sommes frères et solidaires de tous les temps. Entre avant et maintenant, il y a une relation de cause à effet : chaque présent est en quelque sorte un habit d'arlequin, formé de tous les apports antérieurs ; l'homme est donc redevable au temps, il se bâtit grâce à lui. Le temps remodèle les êtres et les choses, apporte un équilibre ; à l'intérieur de ce réaménagement, de cette évolution, de ce mouvement qui nous dépasse, mais qui nous forme à notre insu, existe un principe interne d'unité, une constante morale, une continuité dans le discontinu, un élément de stabilité dans la fluctuation, ce qui nous permet de nous reconnaître dans les penseurs d'autrefois, d'éprouver une proximité, une parenté spirituelle en dépit du fossé creusé par la distance temporelle. Marguerite Yourcenar insiste sur le fait qu'aujourd'hui a été amorcé hier, et qu'il existe une incontestable filiation des idées à travers les âges : le temps est le vecteur de notre patrimoine.

---

[3] Cf. BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal*, "L'ennemi" : "– ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie" ; "Le Goût du Néant" : "Et le Temps m'engloutit minute par minute" ; "L'Horloge" : "Souviens-toi que le Temps est un joueur avide / Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi". Cf. VERHAEREN, *Au bord de la route*, "Les Horloges".

## Le temps, ce grand sculpteur, *ou le temps apprivoisé*

Avec le temps, tout ne se fane pas, tout ne s'étirole pas, tout ne s'atrophie pas, tout ne se consume pas. Le temps qui passe n'est pas synonyme de décadence, de ruine. Marguerite Yourcenar nous fait participer à sa conception apaisée, sereine du temps. Elle nous fait découvrir la permanence de l'esprit au cœur du flux du temps. L'acceptation du cours du temps, qui fait de nous un jalon dans l'histoire humaine, rend injustifiée l'amertume née du constat que notre durée individuelle nous échappe, que le temps fuit devant nous, pour tout, pour nous-mêmes. Ce temps civilisé, et d'une certaine manière civilisateur, est la marque de l'humanisme yourcenarien.